

rendre le coupable à la liberté. Ailleurs encore c'est le prince M....., dont la pelisse a disparue ; des recherches sont faites ; tous les sergens de ville semblent se mettre en mouvement. Quelques jours après, l'un d'eux se rend chez le prince et le prévient que toutes les démarches de l'administration sont restées vaines. Le gentilhomme reconduit l'obligeant *kwartalnoi* jusqu'à son antichambre et demeure ébahi en le voyant revêtir audacieusement cette introuvable pelisse, et se retirer en homme satisfait de lui-même, sans paraître remarquer la stupeur du maître de la maison et sans hâter le pas.

Chez toutes les nations véritablement civilisées, le simple soupçon du vol entraîne le déshonneur. En Russie, le roi lui-même ne nuit à la considération de personne. Les concussionnaires et les voleurs marchent la tête haute ; la distinction de l'accueil se mesure toujours sur la richesse de l'individu et sur le degré de faveur qu'on lui suppose ; jamais sur la valeur de sa moralité. Mais que peut-on attendre d'un pays où toute dignité personnelle est étouffée sous les exigences de l'obéissance servile, où tout est organisé selon le mot brutal du comte Beckendorf : " Il ne faut pas donner des idées au peuple ; ce sont les bêtes qui servent à traîner le char ; " d'un pays où la moitié de la population passe sa vie à espionner l'autre ; où tout est permis, même l'adultère public, à l'empereur, souverain seigneur et maître, seul représentant de Dieu sur la terre ; où toute la science du gouvernement intérieur se réduit au perfectionnement de l'uniforme civil et militaire, à la défense de porter la barbe longue, lorsqu'on n'appartient pas au corps des marchands ; et les moustaches, lorsqu'on ne fait point partie de l'armée ; à la multiplication sans bornes des décorations, médailles, boucles d'honneur, qui sont devenues en quelque sorte un objet de commerce administratif et contribuant à remplir les coffres du trésor ? Pour transformer la Russie, il faudrait une révolution sociale : mais les temps ne sont pas mûrs ; il s'écoulera peut-être encore bien des générations avant que l'imperceptible noyau des oppositions intelligentes se grossisse assez pour enfanter un bouleversement salutaire. Jusque-là, et c'est M. Ivan-Golovine qui le déclare, il n'y aura de possible en Russie que des révolutions de palais."

(Gazette des Tribunaux.)

SOBIESKI, KOSCIUSZKO, PONIATOWSKI.

(2^E ARTICLE.)



L'AVANT-GARDE des polonais ayant une marche sur les impériaux, descendait un jour des hauteurs boisées que baigne le Danube, lorsqu'ils aperçurent tout à coup les tures : les polonais, trop peu nombreux, sont culbutés. En vain Sobieski dans trois charges vigoureuses et par des prodiges d'audace, force les infidèles à reculer, il est lui-même repoussé, et ce héros toujours vainqueur, pour la première fois se voit contraint de fuir. Son cheval l'emportait au travers du champ de bataille couvert de cavaliers blessés et de chevaux tués qui encombraient le passage. Cette course impétueuse épuisait les forces de Sobieski, qui n'était plus jeune, ses mains fatiguées laissaient tomber les rênes. Enfin, les impériaux parurent, l'ennemi s'arrêta.

A la nouvelle de sa victoire, Kara-Mustapha s'avança avec toute son armée qu'il déploya dans la plaine de Parkan. Sobieski courut à sa rencontre.

Les tures s'étendaient du fort de Parkan aux montagnes qui couronnent la plaine. Kara-Mustapha n'avait rangé son armée que sur une seule ligne, mais elle était profonde, et de plus il avait laissé derrière des collines une formidable réserve, prête à se jeter partout où sa présence serait nécessaire.

L'armée chrétienne était composée de 40,000 hommes ; elle était rangée sur trois lignes. Jean s'était réservé la droite, le duc de Lorraine commandait le centre, et la gauche était confiée à Jablonowski. Tous les efforts des infidèles furent impuissans, et au moment où Kara-Mustapha dégarnissait son centre, pour secourir sa droite engagée, le duc de Lorraine se porta en avant avec son infanterie et rompit la ligne. Pendant que ces manœuvres heureuses avaient lieu, Sobieski, à la faveur de quelques plis de terrain déroba sa marche aux batteries du fort Parkan, vers lequel il s'avancait ; son aspect saisit de frayeur les escadrons à demi-rompus des tures. Au même moment, le duc de Lorraine fit pointer ses canons contre le pont où se précipitaient les infidèles, et toute l'armée chrétienne, formant un vaste cercle pareil à une ceinture de fer, s'avança contre l'armée ennemie, acheva de la rompre et de la mettre en fuite. Sobieski ordonna aussitôt un assaut contre le fort, qui bientôt tomba en son pouvoir. Les polonais, ivres de sang et de vengeance, massacrèrent ces malheureux malgré leurs prières. Alors, la fureur met aux mains des vaincus les armes qu'ils avaient abandonnées : ils font volte-face, les polonais sont mis en déroute, et déjà la victoire allait se changer en défaite honteuse lorsqu'elle est ramenée sous les drapeaux de la Pologne par le courage et le sang-froid d'un jeune français.

Toute l'armée, sur la rive du Danube qu'elle venait de conquérir, célébra la grandeur du Dieu des armées et lui rendit grâces.